

Envoyé le 15 janvier 2010.

l'Argentine...

C'est une histoire qui commence avec trois personnes. Je ne peux faire l'économie de vous les présenter l'une après l'autre...

Tout d'abord, il y a Christian, collègue Suisse qui travaille dans l'humanitaire comme "watsan" (eau et assainissement). Il a décidé de réunir les compétences qu'il rencontrait au hasard des missions en un pôle d'excellence. Pour concrétiser cette noble intention, il a acquis un terrain à Bariloche, en Argentine — les raisons de ce choix importent moins, ici, que leurs conséquences. Une fois trouvés les gens et le lieu, il lui fallait une maison pour accueillir tout ce beau monde, et c'est tout à mon honneur si Christian m'a proposé ce projet. Je me suis donc trouvé appelé à jouer l'architecte pour un client privé, sur un projet fédérateur, et, ma foi, en Argentine. Il y avait longtemps que j'espérais équilibrer ma pratique humanitaire par de la commande privée (plus pragmatique, plus concrète et peut-être plus artistique), et dans ces conditions, on tend au rêve!

Nous avons rendez-vous à la mi-janvier, sur place, pour les études préliminaires (c'est tout à l'honneur de Christian de donner à cette phase fondatrice une importance qui lui est généralement disputée).

Par ailleurs, il se trouvait que sur l'invitation d'Orwin, un vieil ami de la famille, ma mère allait en Argentine à Noël, pour enseigner des danses sacrées dans un écovillage en formation. J'ai donc décidé d'anticiper mon départ de deux semaines, et de l'accompagner à Córdoba pour des vacances spirituelles. Cela m'a fait le plus grand bien, mais j'anticipe!

La troisième personne, Maria, est aussi une vieille amie, perdue de vue (mais pas de cœur) depuis plus de vingt ans, et qui propose des virées avec les baleines. Nous nous verrons, mais nous n'avons pas encore fixé de date. À suivre!

Voilà pour eux.

De l'Argentine, je ne savais presque rien, sinon que c'était "le plus européen des pays d'Amérique Latine" (Qu'est-ce à dire?) et que le pays, à lui seul, couvre la surface cumulée de la Péninsule Ibérique, la France, le Royaume-Uni & l'Irlande, le Benelux, la Suisse et l'Italie, le Danemark, l'Allemagne, l'Autriche, la Tchéquie, la Slovaquie et les deux tiers de la Pologne — soit cinq fois la France, en tout. Par contre, la population est assez exactement dix fois moindre que pour la région comparée, et elle est concentrée dans la capitale, ce qui fait encore moins de monde à l'hectare de campagne!

Mon dernier — mon seul — voyage en Amérique Latine était au Panamá en 2002: mon espagnol avait donc eu sept ans pour rouiller. De plus, je n'avais encore jamais — Jamais-jamais! — traversé l'Équateur. Grande première, donc.

Je savais, bien entendu, que c'était l'été, là-bas, mais quel été était-ce? Je m'attendais au pire, et regrettais déjà l'abondante chute de neige qui avait honoré ma semaine helvète coincée entre une dernière courte-mission au Tadjikistan — tout au moins pour 2009 — et le grand départ.

Vingt-quatre heures de vol et deux correspondances, les vingt-cinq et vingt-six décembre. Comme je n'avais pas réservé mon billet en même temps que ma mère, nous ne suivions pas le même itinéraire, mais nous nous retrouvâmes à Santiago, Chili, pour le dernier saut par-dessus les Andes.

Il ne faisait pas trop chaud au débarqué. Il venait de pleuvoir. Quelques palmiers à l'horizon. La végétation me rappelait la Méditerranée — Nice exactement. C'était bien plus supportable que la touffeur libérienne! Voilà qui n'était pas sans me rassurer.

Córdoba, donc.

Nous retrouvâmes d'autres résidents de l'écovillage, à commencer par ledit Orwin. En tout, les deux semaines auront été passées à une dizaine de personnes, de six nationalités différentes, et en trois langues — espagnol, anglais et français. Nous étions quelques-uns (Orwin, ma mère et moi) à nous débrouiller dans les trois, mais aucune langue ne faisait l'unanimité, de sorte qu'il fallait constamment traduire pour l'un ou l'autre.

Le groupe ne tenant pas dans la voiture, nous sommes restés à trois à dormir à Córdoba pour prendre un bus le lendemain: j'étais avec deux photographes professionnels, un Biélorusse (Youri, déjà rencontré dans les *Carnets de Biélorussie*, même éditeur, 2005, disponible chez tout libraire digne de ce nom, ou, à défaut, auprès de l'auteur) et un Péruvien (Ernesto, que je ne connaissais pas, fort attachant). Nous étions tous trois en début de trentaine, célibataires et de bonne humeur.

Il est d'ailleurs à noter que la population de Charavá, au contraire de l'immense majorité des centres spirituels que je connais, était dominée par les hommes, généralement autour d'une proportion de deux pour une. Fort inhabituel!

Sitôt seuls à Córdoba, nous désertâmes notre hôtel en quête de souper et d'exotisme. Il semblerait que le "centre historique" de Córdoba soit classé patrimoine mondial de l'UNESCO, mais franchement, il faudra qu'on m'explique en quoi! Par ailleurs, j'ai noté avec déception que si les filles étaient court-vêtues, les gens étaient plutôt gras et atones. Je les trouvai tristes, désœuvrés, abouliques, mous — certes plus apathiques qu'antipathiques, mais peu avenant tout de même. Nous étions loin de la misère que j'ai pu connaître dans certaines missions, mais le spectre d'une autre misère semblait flotter sur cette ville, une misère triste, amorphe et ennuyée — comme chez nous sévit une immense misère affective et spirituelle.

Cela n'était pas sans me rappeler ces mots lumineux de Dostoïevski: "L'humanité peut vivre sans la science, sans pain, seule la beauté lui est indispensable." — *Les frères Karamazov*. Oui, le pain ne manquait pas, au contraire, mais les gens n'étaient pas plus heureux qu'ailleurs. L'humanité est-elle incapable de bonheur? Il y a quelque chose de pourri au royaume du Danemark...

Par contre, j'ai aperçu du beau travail de brique. Apparemment, le pays dispose de maçons compétents. J'ai aussi noté que les flics étaient surabondants, souvent femelles — ah, le retour des hirondelles —, et aussi velléitaire que le reste de la population.

Le lendemain matin, nous prîmes le bus, cap à l'ouest¹, pour quatre heures d'ascension dans la Sierra de Córdoba. Ce ne sont pas des hautes montagnes — les sommets culminent à 2300 m. —, mais plutôt un bouclier de roche râpé, noueux, raviné, comme si la Terre offrait là un visage parcheminé de vieillard. La mince pellicule de terre s'accumulait dans les échancrures, et les dos des collines étaient percés de quartiers de roche épars comme oubliés par un titan négligent. Cela me rappela la description d'une mendicante dans le cycle classique des *Chevaliers de la Table Ronde*: il y est dit que ses maigres haillons peinaient à cacher son corps — il me semblait là, que la Terre matricielle, chtonienne et rocheuse était mal habillée d'un peu de terre arable où s'épanouissait des épineux. La nature n'était pas maternelle, féminine, prodigue ou envoûtante, elle était éternelle, âpre, fondamentale, abstraite et prodigieusement indifférente à la mince croûte où s'épanouit la vie carbonée.

Cela dit, l'ensemble n'est pas excessivement sec, au contraire: en fait tout m'évoquait l'Écosse, que j'ai bien connue, et le Canada tel que je me l'imagine.

Charavá, l'écovillage, occupe donc quelques-unes de ces ondulations désertées sinon désertiques. Les fonds de vallée sont propices à l'agriculture biodynamique et à la permaculture, tandis que les crêtes hostiles à la progression offrent des sites de méditation remarquables. Trois chevaux et une bonne douzaine de moutons paissent en liberté, et on rencontre des iguanes (une bonne dizaine de kilos la pièce, à l'œil), des putois, des tourterelles, des renards gris, et bien d'autres animaux encore. Le cheval, ici, est utilisé comme moyen de locomotion quotidienne. C'est l'équivalent du scooter de nos banlieues. Ils se reproduisent trop et Orwin recueille ceux qu'il peut soustraire à l'élimination diplomatique. Noble tâche, mais qui n'a pas encore trouvé d'application pratique — et je vois mal mon vieil ami ouvrir une boucherie chevaline: ce n'est plus à la mode!

Le matin, lorsque je gonfle ma cornemuse, les moutons se mettent à courir et les chevaux à danser. *Celui qui faisait danser les chevaux*: ça ferait un beau titre de film, non? Sauf que les trilles de Meuille ne sont pas vraiment des murmures...

¹ La version envoyée disait "à l'est". Personne n'a relevé l'erreur. Ouf!

Nous étions répartis en trois maisons: deux neuves pour les visiteurs et une ancienne où vivaient le couple résident permanent — équipe à agrandir, avis aux amateurs! À noter en particulier que les conditions scolaires sont excellentes (pour le primaire et le secondaire), ce qui fait de Charavá un lieu propice aux familles.

Il y avait plusieurs années qu'Orwin avait lancé le projet Charavá, et depuis le début nous avons discuté de l'architecture de ces deux premières maisons: j'étais très curieux du résultat. Il y avait malheureusement passablement à redire au niveau de l'exécution, et j'ai donc pu endosser un rôle d'architecte-conseil afin d'améliorer les bâtiments suivants. La tâche ne m'a pas déplu, surtout qu'une partie des bâtiments prévus sont des ouvrages sacrés, ce qui me change un peu des écoles et surtout des ponts! Cela m'a rappelé que je suis venu à l'architecture par amour pour les églises médiévales.

Le temps est très variable, et nul ne peut prédire, à l'aspect du ciel au couchant, la météo de l'aube, ce qui m'a découragé de dormir à la belle étoile. Nous avons entre autres eu droit à un magnifique orage magnétique aux éclairs secs et longtemps silencieux. Le reste du temps, la densité d'étoiles est telle que je n'en reviens pas: je n'aurais jamais imaginé qu'on pût ajouter tant de point lumineux entre les grandes étoiles familières! Par contre, je n'ai toujours pas identifié la Croix du Sud. Aline, où es-tu?

Lorsque le ciel s'illumine ainsi d'étoiles, la terre lui répond: elle se couvre de lucioles qui volètent aléatoirement ou clignotent avec insistance. Drôle de nuit!

Bien entendu, nous sommes d'autant plus sensibles à ces spectacles qu'ils nous sont imposés! En effet, les conditions d'accueil sont encore passablement spartiates: il a fallu quelques jours pour que nous disposions de l'eau (froid, bien entendu), et une pleine semaine pour l'électricité. Encore est-ce une électricité fort sporadique qui permet tout au plus de recharger quelques batteries et d'allumer deux ampoules led autour desquelles nous nous réunissons pour lire ou jouer. Je bénis l'inventeur de la lampe de poche! Avant que l'électricité nous soit ainsi livrée à domicile, recharger un ordinateur était une aventure d'une demi-journée: trois heures de marche (retour compris) pour arriver à Tala Cañada et deux heures de discussion dans un bouiboui pour charger.

Bien entendu, il n'y a ni couverture natel, ni téléphone fixe, ni Internet — donc aucun moyen de se prévenir autre que d'envoyer des émissaires aux nouvelles. Pour Internet, il faut une petite heure de bagnole jusqu'à Salsacate, où le débit est si lent que la dernière fois, en six heures, je n'ai pas pu envoyer et recevoir tous mes messages (Déjà écrits hors ligne auparavant!). Un autre jour, Orwin et moi sommes restés absents sept heures: moitié à arpenter la région à la recherche d'un cybercafé ouvert et fonctionnel (deux qualités rarement réunies) et moitié pour envoyer quelques misérables messages urgents. Vous aurez compris que maintenir une correspondance dans de telles conditions relève de l'ascèse la plus austère! — À votre service.

Mais le silence de Charavá est d'une qualité inimaginable dans nos pays, et en la circonstance je le préfère à toutes les commodités manquantes. C'est un beau silence peuplé, habité, vivant, frémissant, passionnant comme je n'en avais jamais connu auparavant.

Le 02 janvier, la Marche Mondiale pour la Paix s'est conclue à Punta de Vacas, par très loin de Charavá — moins de cinq cents kilomètres à vol d'oiseau, mais nous avons renoncé à y aller, car l'installation de l'électricité nous paraissait plus urgente. Le lendemain, par contre, le Paris-Dakar (Eh oui!) passait à Tala Cañada même, et les deux photographes s'en sont donné à cœur joie. Pour ma part, je me suis abstenu, et j'ai joui du fait que la grosse heure de marche qui nous séparait filtrait aussi l'essentiel de la rumeur.

Enfin, le 05 janvier, Orwin et moi allâmes visiter un voisin — seulement une demi-heure de bagnole: il s'agit d'un Italien qui s'est installé là au milieu du XX^e siècle et qui a fait pousser, tout seul, un magnifique Éden — fleurs, fruits, arbres, et oiseaux comme dans un rêve de botaniste sous ecstasy. Le bonhomme avait des narines si cavernueuses que je m'attendais à tout moment qu'il nous en sorte un lapin, comme tout magicien qui se respecte. À défaut, il nous servit du Fernet Branca avec du coca (apparemment, c'est la boisson nationale) et nous entretint de sa passionnante conversation. Son avis, que je partage, est que le drame de notre société est d'avoir dévalué le travail manuel. La dignité de l'ouvrier est bafouée, et nous en crèverons, car tout le monde ne peut pas être artiste ou fonctionnaire.

Córdoba est environ au tiers nord du Pays, et Bariloche au tiers sud — tous deux du côté des Andes. Pour traverser le tiers central du pays, il fallait compter vingt-quatre heures de bus à pleine vitesse sur des autoroutes rectilignes. Il y a quelque mille trois cents kilomètres à vol d'oiseau d'une ville à l'autre. J'avais prévu de partir le samedi neuf, mais ma mère et Orwin étaient absents ce jour-là, et je ne voulais pas les quitter sans au revoir. Lorsqu'ils rentrèrent, Alexandra & Eduardo me convainquirent de ne pas partir le lendemain dimanche, mais le lundi, quand il y aurait plus de bus. Ils m'emmèneraient dans une ville où je pourrais aisément embarquer pour Bariloche.

Alexandra & Eduardo étaient les deux résidents permanents de Charavá — pour l'instant, car d'autres sont prévus, et d'autre encore espérés, avis aux amateurs, je l'ai déjà dit. Ils étaient sur le point de se marier, et ils m'avaient demandé de jouer de la musique sur les fondations de leur maison pendant qu'ils se fiançaient devant l'aube et la nature. Leur requête m'émut.

Malheureusement, il semblerait qu'Alexandra & Eduardo connussent leur pays aussi mal qu'ils sont gentils: si je m'étais débrouillé seul, je serais parti deux heures plus tard et arrivé trois heures plus tôt! Mais qu'importe: au final, j'arrivai à Córdoba à temps pour embarquer pour vingt-quatre heures de bus vers le plein

sud. En chemin, je synthétisai une révision de jugement par rapport aux premières impressions que j'ai racontées: à mieux les connaître, les Argentins sont des gens adorables, attentifs à rendre service et à faire plaisir, et l'on trouve des jolies filles et de la belle architecture. Ouf! J'ai même repéré des toits aux tuiles vernies noires qui faisaient comme des bijoux en onyx — décidément, le paysage me suggère des métaphores rocheuses! Et puis, les immeubles de Córdoba sont plutôt mieux, plus riches de volumes, plus élégants de finition, plus équilibrés de proportions que ceux de nos villes. Avis aux amateurs d'architecture!

Par contre, que les urbanistes aillent voir ailleurs: tous les plans de ville sont une même grille dont seuls les noms de rue changent.

Quant au bus pour Bariloche, il me surprit: le trajet — soixante euros seulement, ce qui fait le prix d'un Paris-Genève au tarif SNCF, soit trois fois moins loin — était de tout confort, avec trois repas inclus (servi sur plateau dont la face inférieure était emboutie en forme de jambes de façon à bien tenir sur les genoux), café et soda à volonté, et des sièges tellement larges que j'avais du mal à toucher des deux coudes les accoudoirs! Bon, d'accord, je m'étais trompé à la réservation, et j'avais pris une sorte de billet première classe, mais les places normales jouissaient des mêmes avantages avec seulement un tout petit peu moins d'espace entre les accoudoirs!

À peine m'étais-je assis que mon voisin m'offrait un cadeau. Il s'agissait de quatre poèmes imprimés élégamment, qu'il m'expliqua être écrits par sa femme. Le premier poème s'appelait *Puerto Madryn*, qui est précisément la ville où je dois un jour rejoindre Maria, dont je vous parlais au début de ce "Carnet"! Rendu attentif par cette circonstance, je passai la soirée à discuter avec mon voisin. C'était un Indien Napucho prof de karaté. Il parlait de sa femme avec amour, et lorsqu'il l'appelait, la conversation était émaillée de mots tendres. J'étais heureux qu'il existât encore des couples comme ça. Quant aux poèmes j'eus la surprise de les comprendre assez pour être touché alors que je suis d'habitude imperméable à la poésie. Ce pays est décidément plein de surprises!

L'Indien descendit à Neuquen, aux trois quarts du trajet. Nous avons surtout traversé la pampa centrale, qui est prodigieuse d'ennui monotone: une barrière le long de la route, des buissons secs au-delà, et un ciel sombre à force d'être bleu pour écraser le tout. Le bus filait à toute allure et pourtant semblait engoncé dans de la mélasse poisseuse. Heureusement, à partir de Neuquen, je pus un peu lever les yeux de mes livres! D'abord, nous traversâmes une région de production de pommes. Ensuite, nous pénétrâmes les contreforts des Andes. Et là, je ne pus plus décoller mon visage de la vitre panoramique du bus: la montagne était un fantasme de grimpeur incarné! La roche avait été taillée, sculptée, chantournée, polie, torturée par l'érosion croisée du vent et de l'eau: on aurait dit un colossal bonsaï figé. Je pourrais user là la gomme de centaines de chaussons d'escalade sans jamais ni m'ennuyer ni me répéter!

Peu après, j'atteignis Bariloche où m'attendait Christian. Le travail allait commencer.

Envoyé le 30 janvier 2010.

Je descendis du bus à Bariloche en milieu d'après-midi le mardi 12 janvier. Un vent froid descendu des sommets enneigés faisait se précipiter chacun sur les vestes et les doudounes, malgré la saison théoriquement estivale. Je sentis immédiatement que ce climat allait me plaire.

Christian m'attendait. Nous passâmes le reliquat d'après-midi et la soirée à parler de sa maison. Le lendemain matin, nous prîmes son magnifique katkat noir comme une orque et commençâmes à visiter ce qui se faisait dans la région. Nous commençâmes par une résidence supposément de luxe mais qui n'était que clinquante — l'opposé du luxe incroyable auquel j'avais participé au Panamá —, puis nous visitâmes une autre résidence, de luxe également mais mieux construite. Dans les deux cas cependant, il était patent qu'un architecte compétent était nécessaire en termes de structure et de qualité d'exécution d'une part, et d'autre part en termes d'économies d'énergies. J'avais donc du boulot!

Nous arrivâmes en fin de journée sur le terrain de Christian, situé à une heure de voiture au sud de Bariloche. Il est bordé au nord (côté soleil) d'une large rivière dont le cours inférieur a une grande réputation en termes de rafting. L'autre rive est un parc naturel, qui garantit l'absence de voisins et tranquillité!

Nous dormîmes sur place, à l'endroit que Christian avait déjà identifié comme le séjour, dans une étrange tente fixée sur le porte-bagage du katkat — dispositif pratique en safari pour ne pas se faire surprendre par un lion. L'aube fut superbe, et je passai la matinée à bricoler rapidement une maquette qui cristallisait nos trente-six heures de discussion. Christian était enchanté: il commençait à "voir" le projet. Nous prîmes des photos de la maquette dans son site, avec les grandes vues dégagées dans l'axe de la vallée, à l'est et à l'ouest.

Le soir, nous rentrâmes à Bariloche, et le lendemain nous prîmes l'avion pour Buenos Aires. En cette saison, les vols font volontairement un crochet au-dessus des "sept lacs" de Bariloche, dont chacun est grand comme le lac de Neuchâtel mais dont la plupart, enchâssés dans le parc naturel précité, sont vierges de voiles et même de plages. Ce sont des lacs de montagnes, profonds et d'un bleu incroyable. La beauté insoutenable du site fut compensée par un fait notoire de l'histoire de l'aviation civile: on nous servit le pire plateau-repas que j'aie jamais pu concevoir de ma vie! Je renonce à une description dont les affres et l'horreur empuantiraient des "Carnets" par ailleurs heureux et primesautiers!

L'air de la capitale était torride, au contraire de la douce fraîcheur des Andes à Bariloche. Après que nous nous fussions mis d'accords sur le fait que je resterais

toute l'année pour surveiller l'exécution du projet que nous venions d'esquisser, Christian repartit vers ses missions humanitaires et je n'eus rien de plus pressé que de retourner à Bariloche, cette fois en bus pour comparer les itinéraires — À nouveau vingt-quatre heures, à nouveau des accoudoirs lointains, à nouveau des plateaux-repas, mais cette fois pas de voisin avec qui parler poésie. Et, avant d'arriver, les falaises sculptées en vue de plaire aux grimpeurs n'avaient pas changé, ce qui signifie que je ne les avais pas rêvées!

Bariloche est une station de ski huppée, en tous points comparable à Zermatt, y compris au niveau des tarifs de nuitée, ou presque. On y trouve quantité de chocolateries, afin de parfaire la ressemblance. Les gens ont le goût des constructions en rondins massifs comme pour les chalets. Bref, parler de dépaysement serait non seulement exagéré, ce serait un contresens éhonté. Je n'ai jamais été autant en Suisse que je le suis en Patagonie!

Le plan de la ville est en gril, comme toujours, mais le lac marque la limite nord (encore une fois, côté soleil, comme à Neuchâtel, la plus belle ville du monde au cas où la fréquence des répétitions de cette toponymie ne vous aurait pas mis la puce à l'oreille), ce qui permet de reconnaître à coup sûr le plan de Bariloche parmi cinquante plans de villes d'Argentine.

Ce qui ne se voit pas sur la carte, c'est que la rive du lac est en forte pente (Comme une certaine ville de Suisse que je ne citerai pas — je rigole, je pense à Lausanne!) et donc que la moitié de rues est en pente parfois vertigineuse ou parfois, tout simplement, remplacée par des escaliers monumentaux. Cela donne à la ville un urbanisme bien plus riche que le laisserait supposer son plan.

J'appris également que les numéros des maisons étaient métriques (c'est-à-dire que le 732 est à 732 m du début de la rue) et que la grille des rues était hectométrique, c'est-à-dire qu'entre deux rues, on trouve par exemple les numéros 400 à 500. Ce système est fort ingénieux pour estimer les distances. Par exemple, on peut vous dire que vous êtes à "cinq pâtés de maisons" même en rase campagne, car cela signifie tout simplement cinq cents mètres!

Reste que, comme à Zermatt à laquelle je l'avais comparée, Bariloche est une station touristique pour amateurs de ski en hiver, et en été pour familles préférant la mer à la montagne (éternelle question des vacances dans les bandes dessinées des années septante genre *Boule et Bill*). En d'autres termes, la ville était comble, archi-comble, et je dus me considérer comme heureux de trouver une chambrette minable dans un hôtel pas-si-moche-que-ça mais tellement surpeuplé que de s'y reposer relevait de l'héroïsme ou du miracle. Je n'eus donc rien de plus pressé que de trouver à me loger, en maudissant Christian de ne pas s'être occupé de cette part de notre contrat. Il me fallut plusieurs jours pour arracher un logement à une agence touristique. Pour vous faire une idée, le voisin de Christian (à une heure de la ville, donc) loue ses chalets familiaux à cent cinquante dollars la nuitée...

Ainsi arriva le samedi 23, une drôle de journée en point d'orgue: j'avais passé les jours qui suivaient à ne-pas-dormir et à chercher à me loger, j'avais trouvé la veille, mais je ne pouvais emménager que le lendemain. Je ne pouvais pas travailler à l'hôtel. Je lus d'abondance: Duby, Borges, Pouillon — Formidable! —, Rabelais, ainsi que de la documentation technique et de l'espagnol. Le soir, je sortis me promener. Je retournais dans ma bouche ces mots lumineux d'Albert Camus: "Tout pays qui ne m'ennuie pas est un pays qui ne m'apprend rien" (*L'envers et l'endroit*). Je me déplaçais lentement, je faisais durer le temps. J'avais décidé de manger correctement, c'est-à-dire des légumes dans un restaurant "naturel" que nous avons essayé avec Christian. En attendant l'ouverture (20:30 dans ce pays), j'arpentai le parc à l'ombre de la cathédrale, surpeuplé de familles, de couples et d'enfants joueurs de ballon. Je trouvai un arbrisseau au pied duquel j'avais la place de m'étendre, et je contemplai le ciel.

Le restaurant visé avait organisé une soirée sushi sans menu végétarien. J'étais trop absorbé à être heureux pour m'en désoler. Je décidai de rentrer manger un peu de pain à l'hôtel. Peu m'importaient les mets, tant que durait l'état d'esprit qui m'enchantait. Je pris le chemin du retour, en me déroulant un peu afin de laisser de la place à l'imprévu. J'avisai une boulangerie et je voulus acheter du pain. Comme une fournée allait être prête, je commandai un thé, un excellent *brownie* et deux *empeñadas* végétariennes (entre sandwich et quiche, traditionnel ici). Je m'assis de façon à contempler une femme solitaire et vêtue de violet qui me rappelait une belle chanson de Renaud, dans l'album des *Inédits* — qui ne le sont plus depuis qu'ils sont édités, hé —: *Toute seule à une table*. J'aime particulièrement, dans cette chanson, quelques mots tendres et attentionnés pour les femmes mûres et les rousses...

Une femme seule, ça choque, dans ce monde réservé aux familles où même les couples sont un peu suspects — sans parler des groupes de *backpackers*, à peine tolérés. Bariloche en janvier est un monde destiné aux vacances et au bon temps partagé, ou le solitaire est louche voire gênant.

Je réalisai que j'étais bien loin du monde de l'humanitaire qui m'était devenu familier: pour une fois, je n'avais pas de collègues, pas de hiérarchie, et pas même de communauté d'expatriés avec qui faire la fête. Je crois que je n'avais plus été aussi seul depuis mes errances panaméno-africaines, auxquelles je me réfère décidément souvent depuis le début de ces "Carnets d'Argentine". Une boucle de sept ans d'humanitaire qui se boucle? J'espère plutôt une branche de spirale qui revient sur un angle connu mais s'est élargie d'un cran.

Je rentrai très lentement, pour faire durer. Faire durer quoi? Bien malin qui me le dira. Plus malin que moi, en tous cas. Je faisais durer le temps, la vie. Je savourais

les univers qui se terrent entre chaque pulsation de l'aiguille des secondes. La vie est belle, mais il faut prendre le temps de la regarder.

En guise de conclusion, j'avais envie de partager avec quelques mots de Renaud, dans la chanson *Elsa* dans l'album *Rouge* (comme quoi aucun album n'est à jeter):

Elsa,
La vie c'est un mélange de misère
Et de joie.
Le Paradis, il est sur Terre,
Enfin je crois.
Mais on ne pourra jamais rien faire
Contre ça:
C'est ici aussi que se trouve l'enfer,
Parfois.

Envoyé le 21 février 2010.

Le chapitre précédent s'était fermé sur le fait que j'avais enfin trouvé à nous loger. D'accord, je n'avais peut-être pas dit "nous", pour ne pas tout embrouiller, mais voilà, ce coup-ci je vais tout vous raconter: j'attendais la visite prévue depuis longtemps de deux familles d'amis. J'avais cru être logé moi-même et pouvoir chercher pour eux, mais finalement la conjoncture étant ce qu'elle est, il s'avéra bien plus aisé de louer grand, pour sept, les trois semaines de leur présence, et de chercher pour moi seul ensuite, lorsque le gros de la saison d'été serait passé. Encore une fois, tout, dans ce beau pays, est fait pour les familles — à peine pour les couples, et absolument pas pour les personnes seules.

Nous inaugurâmes donc la maison ensemble. C'était un petit pavillon dont nous occupions l'étage tandis que le rez-de-chaussée était habité par une demi-douzaine de maçons et charpentiers occupés à un chantier en ville. Comme nous, ils avaient été contraints de se loger comme des touristes. Ils m'apprirent à boire le maté comme il se doit, mais je ferai un chapitre bouffe plus loin.

La maison était très haute sous plafond, excessivement vitrée, et paradoxalement sans ouvrants (toutes les fenêtres étaient fixes), de sorte que pour aérer il fallait ouvrir les portes des balcons. Le chauffage restait branché tout l'été, ce qui me surprit à l'arrivée qui était une journée chaude, mais s'avéra fort utile certains jours où les sommets avoisinants étaient saupoudré d'une neige fraîche qui descendait jusqu'à fort proche de nous. Ainsi est l'été à Bariloche.

Nous étions loin de la ville — douze kilomètres en bus — mais à huit *quadras* (= huit cents mètres) de la plage. Dit comme ça, c'est glamour, mais en réalité, rares furent les jours suffisamment ensoleillés et peu venteux pour qu'elle fût peuplée, et se baigner dans les eaux glacées relevait de l'exploit que seuls quelques rares touristes relevaient — le temps d'une photo uniquement.

C'était une sorte de petit village de banlieue, avec tous les commerces nécessaires à proximité, y compris deux brasseries où l'on mangeait fort bien. Le village s'appelait *Casa de Piedra* (= "la maison de pierre"), ce qui serait un nom de village normal s'il ne venait pas du nom de la rivière qui le traversait: qui a donc eu l'idée d'appeler une rivière "maison de pierre"? Un poisson-clown? C'est un peu comme Tarzan qui appelle son singe *Cheetah* (= "Panthère")...

Dernier détail sur cette localité typique: les rues étaient peuplées de chiens errants apathiques. Je n'irai pas jusqu'à dire "sympathiques", n'exagérons rien: un chien errant reste un chien errant. Mais moi qui ne suis pas toujours très à l'aise avec ces bêtes, je n'ai jamais eu de raison de m'inquiéter, quelle que fût l'heure du

jour ou de la nuit. Peut-être parce que, errants, ces chiens n'avaient pas de territoire à défendre? Toujours est-il que leur principal défaut était de passer les nuits de pleine lune à hurler, ce qui faisait tout de même quelques nuits sans sommeil par mois. Heureusement, nous ne connûmes qu'une pleine lune durant notre séjour à *Casa de Piedra*.

Je ne vous parlerai pas de mes amis, sinon d'un fait qui a donné le ton à leur séjour: ils venaient avec deux petites, l'aînée de deux ans et demi, et la cadette qui avait fêté ses deux mois dans l'avion. J'étais ravi qu'on me démontrât ainsi que famille (y compris avec des tout-petits) et voyages ou itinérance ne sont pas exclusifs! Et non seulement qu'on me le démontrât, mais en plus qu'on m'y inclut: je pus pouponner à loisir. Maintenant, je peux changer une couche d'une main tout en jouant de la cornemuse de l'autre et en faisant sauter des crêpes — deux tours — de la troisième. Vous ne me croyez pas? Donnez-moi une opportunité, et je vous le démontre!

Il était clair qu'avec deux petites, nous n'allions pas escalader le bien-nommé *Cerro Catedral* et ses "gendarmes" déchiquetés qui font une ligne de ciel impressionnante. Et puis, j'avais tout de même du travail: bref, notre tourisme à Bariloche fut assez limité — plus balades que rando, avec tout de même quelques excursions: les cavernes d'un volcan éteint et un tour en bateau sur les eaux glaciales et abyssales du lac Nahuel Huapi. Je vous avais déjà dit qu'il était profond (460 m, si je me souviens bien), je vous avais déjà dit qu'il était froid, je vous avais déjà dit qu'il était de la taille de notre cher Léman helvète, mais je ne vous avait pas encore dit son nom!

Au mi-temps du séjour de mes amis, nous prîmes ces fameux bus dans lesquels on dort fort bien pour nous rendre à Puerto Madryn chez Maria. Là, nous pûmes jouer les touristes en plein!

Rappel pour ceux qui ont oublié: j'avais trois personnes à voir en Argentine — trois raisons d'y venir enfin. J'avais commencé par rendre visite à Orwin dans son écovillage spirituel à Córdoba, et j'avais enchaîné sur le travail avec Christian à Bariloche. Me restait à retrouver Maria.

"Retrouver", car il y avait précisément vingt-quatre ans que nous ne nous étions plus revus — les mêmes vingt-quatre ans que l'âge de ma chère sœur Lanilà. Je vous passe les détails de mon enfance (j'avais neuf ans): l'essentiel est que Lanilà est née à Hawaï'i, où nous avons connu Maria, une suisse originaire d'Argentine et échouée là avec nous. Depuis, elle vivait à Puerto Madryn, dans son pays natal, où elle était guide — spécialisée dans les grands mammifères marins.

Elle nous accueillit au petit jour, et après nous être embrassé comme il se doit après vingt-quatre ans de séparation, nous bûmes un jus d'orange pressé en parlant de l'emploi du temps des trois jours dont nous disposions pour faire les touristes. Ensuite, elle nous embarqua dans sa 4L — en deux fois — afin que nous déposions

nos bagages. Comme dans les films (Lequel?), lorsqu'on claquait la portière droite, la gauche s'ouvrait.

Nous passâmes l'après-midi à l'écomusée de Puerto Madryn, dont les collections sont intéressantes mais qui est surtout remarquable pour une salle obscure où des enregistrements de chant de baleines offrent d'excellentes conditions de méditation. Le musée est construit comme une tour d'observation et armé de puissantes jumelles vers l'horizon — mais ce n'était hélas ni la saison des baleines ni celle des orques (presque le seul mois sans, hélas). Avis à ceux qui comptent me rendre visite un jour: les périodes de migrations de baleines sont septembre - novembre (votre automne, notre printemps). Voilà, c'est dit.

Le deuxième jour, nous partîmes tôt sur un petit bateau, afin de voir des lions de mer et des éléphants de mer (quelle faune), et, peut-être, des dauphins. Les guides sont bien obligés de multiplier les précautions oratoires, car les dauphins sont libres, et on ne peut garantir leur présence, et encore moins leur danse.

Il faut croire que lesdits mammifères avaient envie de voir des Européens: ils dansèrent un tel ballet autour du zodiac que la partie "éléphants et lions de mer" dut être expédiée un peu à la va-vite, tout à la fin! Les dauphins nous offrirent un spectacle dansé contre lequel peu d'opéras au monde pourraient rivaliser de grâce et d'élégance. Voilà qui passe ma capacité de description. Vivement la saison des baleines!

L'après-midi de ce deuxième jour, nous siestâmes: c'est que la côte, ce n'est pas la montagne (truisme) — il faisait une chaleur intenable! Là, oui, on sentait que les saisons étaient inversées, et que l'été battait son plein. Je montrai à Maria des photos de ma famille, afin qu'elle vît combien le bébé qu'elle avait tenu dans ses bras est devenu une fière et belle universitaire!

Nous tentâmes un bain de mer, mais c'était surtout pour l'avoir fait. Là encore, l'eau n'était pas franchement chaude, et le vent constant était aussi abrasif que décourageant.

Enfin, le troisième jour, nous partîmes faire le tour de la Péninsule de Valdez, classé parc naturel. Nous y vîmes "encore" des lions et des éléphants de mer — que l'ironie de cette répétition ne vous induise pas en erreur: ces bêtes sont superbes, et n'ont rien à envier aux plus fameux dauphins en termes de beauté! Et ils sont plus moustachus. Nous vîmes également des autruches (j'apprends que c'était le mâle qui couvait, chez les autruches), des guanacos (lamas), un tatou (magnifique, moi qui n'en avait connu que la carapace du *charango* de mon père), des pingouins, des oiseaux, et mille autres choses encore que vous découvrirez lorsque vous viendrez.

Mais surtout, nous vîmes une célèbre île aux oiseaux, inaccessible, mais dont la forme est très exactement celle du "serpent fermé" du *Petit Prince*. Rappelons ici que ce que Saint-Ex raconte dans "Courrier Sud", c'est l'ouverture de l'aéropostale de Patagonie. Je suis donc sur ses traces depuis deux mois que je suis arrivé dans ce pays! Il y a des rues à son nom dans toutes les villes.

Enfin, Maria nous raconta l'histoire des petites maisonnettes rouges ornées de drapeaux qui ornent les bords de route: ce sont des autels à l'honneur du Gauchito Hill, un jeune homme fusillé pour n'avoir pas voulu tuer, si j'ai bien compris. Cela dit, ledit Gauchito n'était pas un Saint, mais juste un non-violent. Il fumait et buvait, "comme tout le monde", de sorte que les offrandes qu'on dépose dans ces petites maisons rouges sont des cigarettes et des bouteilles d'alcool! J'adore cette conception de l'héroïsme, mi-dérisoire mi-attendri.

Après ce séjour enchanteur à Puerto Madryn, nous rentrâmes, et continuâmes notre vie tranquille (un peu studieuse pour moi tout de même) de Casa de Piedra. J'ouvre ici deux parenthèses générales, l'une sur la bouffe, et l'autre sur la langue.

Pour l'espagnol, le trait le plus caractéristique de l'accent argentin est que les ll (double L, prononcés i) et les y se prononcent "cheu". "Yo me llamo Lorenzo" ("Je m'appelle Laurent") se prononce "Chauds mes chameaux, Lorenzo"!

Question nourriture, l'Argentine est un pays de viande. Excellente d'après mes compagnons, d'ailleurs. En tous cas, le pays est l'un des plus gros consommateurs par tête de pipe. Au restaurant, la viande est servie sans accompagnement, sans petits légumes autour pour faire joli, sans pommes mousselines à partager avec la voisine au régime: la viande trône, seule, suffisante, royale. Les portions vont de quatre à huit cents grammes, tout de même.

Le dernier jour, nous invitâmes les maçons du dessous à une soirée grillade dans le jardin commun, et ils nous dirent de compter un bon kilo pour deux. Mais outre la viande, ils nous initièrent à quelques spécialités moins décommandées pour végétariens:

> Le maté. C'est une plante genre thé, qui se boit selon un rituel que je me ferai un plaisir de vous montrer et expliquer.

> Le Fernet Branca - coca. Déjà essayé pour ma part. Le Fernet Branca est un alcool très amer, genre Cynar. Le coca, c'est du coca. Beurk.

> Le Terma. Il s'agit d'une sorte de sirop aux plantes un peu amer. C'est infiniment plus rafraîchissant qu'un sirop classique, un soda ou toute autre boisson à laquelle je puis songer. Si je le pouvais, j'ouvrirais un magasin d'importation de Terma en France. J'adore.

> Les *alfajores* au *dulce de leche*. Les premiers sont des sortes de mini-gâteaux du poids d'une barre chocolatée, composés de mille choses sucrées et douces. Le second, c'est tout simplement de la confiture de lait...

Miam!

Mes amis partirent un peu avant le milieu du mois de février. Dans la foulée, j'emménageai en ville, ce qui était plus pratique pour le boulot. J'avais finalement trouvé un appartement parfait: un studio au fond d'un jardin tellement luxuriant de rosiers bien taillés que rien ne laissait supposer qu'on se trouvait au cœur d'une

ville de quelque cent cinquante mille habitants tout de même. Entre les rosiers, on ne voyait que le lac Nahuel Huapi et ses couleurs changeantes. Cette fois, je n'étais qu'à deux *quadras* de la plage, que j'allai arpenter sitôt mes affaires déposées.

J'entrai finalement dans la cathédrale de Bariloche, ce dont j'avais été jusque-là prévenu par l'aspect "néo" de l'ouvrage. Quelle ne fut pas ma surprise une fois à l'intérieur! L'église est en fait un magnifique bâtiment mêlant béton brut aux attaches de coffrages apparentes et pierre de taille bouchardée finement appareillée. J'aurais donné cher pour être autorisé à jeter moi-même à bas les hideux capotages de béton lavé qui enlaidissaient outrageusement les embases de piliers et détonnaient dans le chant massif et majestueux de l'ensemble. Par contre, une série de hauts-reliefs des stations du chemin de croix étaient de bon goût et s'intégraient à l'ensemble.

Comme quelques enceintes discrètes dispensaient des morceaux choisis de la *Messe en si mineur* de Bach dans une version acceptable, je m'assis et contemplai les intersections d'arches de béton, les cadres de baies de pierre taillée et les remplissages de moellons équarris. Il me semblait entendre ces structures augustes chanter — peut-être comme un mâle chœur d'hommes de l'Armée Rouge. Je songeai à Fernand Pouillon, dont je terminais les formidables *Mémoires d'un architecte* (je recommande) après avoir aimé *Le pierres sauvages* sur la construction d'un monastère (le Thoronet, en Provence, on y va quand vous voulez).

Je méditais sur quelques mots que j'aime du *Prophète* de Kalil Gibran: "Plus le chagrin vous érode et sculpte, plus vous pouvez contenir de joie" (traduction personnelle).

Pour terminer, j'allai vivre quelques jours à El Manso, afin de m'imprégner du lieu d'une part et de participer au chantier du voisin Juan d'autre part. J'avais triplement besoin 1—d'exercice, 2—de parler espagnol et 3—de vérifier que je savais encore planter un clou sans rougir devant un charpentier. Je fus comblé sur les trois aspects, et, depuis, me sens d'attaque pour diriger un chantier en Patagonie! Une fois rentré (beaucoup à faire sur papier), je n'attendais plus que d'y retourner enfin.

Je vous parlerai de Juan et sa famille la prochaine fois, si vous êtes sages. Pour l'instant, je ne dirai d'eux qu'une seule chose: ils illustrent et amplifient la réputation de gentillesse des Argentins!

Envoyé le 04 mars 2010.

Le récent tremblement de terre qui a secoué le Chili le 27 février n'était pas une raison suffisante pour publier un nouveau "Carnet", même si j'ai dû sortir de chez moi cette nuit-là tant les vibrations étaient fortes. Il était trois heures du mat', et on ne voyait rien. Les roses du jardin sentaient bon, et toutes les voitures du monde s'étaient mises à sonner: les alarmes doivent avoir des détecteurs de mouvement. Je crois que sans ce tintamarre tonitruant, j'aurais cru avoir rêvé la sensation de tremblement de terre, tant les ondes étaient amples et ressemblaient à ce qu'on doit ressentir quand on se réveille la nuit après avoir trop bu.

Le lendemain, j'ai suivi les détails de l'événement et ses conséquences possibles sur Hawaï'i à la télé. C'est que, oui bonnes gens, j'ai la "téléide", et même qu'il m'arrive de la regarder en cuisinant, de façon à m'entretenir l'espagnol. La question avec ladite, vous le connaissez tous, c'est: "Que regarder"? Le problème des films de cul, c'est que les dialogues sont un peu simples. Quant aux infos, lorsqu'il n'est pas question de risque de tsunami sur Hawaï'i, je les trouve plus obscènes encore (c'est dire). Heureusement, je suis tombé sur une chaîne genre "arte-pour-jeunes" qui parle de pleins de sujets intéressants que je maîtrise assez pour les comprendre et pouvoir me concentrer sur la langue... Ouf, me voilà réconcilié avec ce hideux cube noir qui trône dans un coin. Pour combien de temps?

Le problème avec les tremblements de terre, c'est qu'on sait d'une part que s'il y a eu un tremblement de terre quelque part, il y en aura un autre, un jour, au même endroit, mais d'autre part on sait également que ce nouveau tremblement de terre sera précédé d'une très longue période de latence où on aura tout oublié et où, comme je l'ai entendu récemment à Bariloche, on se dit que l'on ne risque rien.

Cela est dû au fait qu'un tremblement de terre met fin à une longue accumulation d'énergie élastique dans des plaques continentales. On peut dire que plus il ne se passe rien, plus le risque augmente... Jusqu'au jour où ça pète. On arrive même à prédire assez bien les périodes où l'énergie élastique accumulée devient critique. Mais "assez bien", à l'échelle géologique, c'est vite à dix ans près. C'est insuffisant pour lancer des états d'alerte. Mais d'un autre côté, je trouve qu'on pourrait rappeler un peu plus fermement aux populations le risque qu'elles courent et les gestes à faire.

Un exemple? Le tremblement de terre le plus fort qui ait secoué la France continentale est celui qui a rayé Rognes et Lambesc de la carte le 11 juin 1909. Qui s'en souvient? Or, la périodicité calculée pour cette région est assez exactement d'un

siècle. Ce qui fait que les géologues et sismographes savent qu'un tremblement de terre majeur doit secouer la Provence. Il ne nous le disent pas assez...

Quant aux "gestes à faire", je tiens à m'élever avec véhémence contre une idée reçue: ne pas sortir dans la rue n'est recommandé qu'en site urbain dense. Je répète, qu'en site urbain dense, où on risque bêtement de mourir d'une vague tuile mal attachée. Mais dès l'instant où vous disposez alentours de chez vous d'un endroit assez dégagé pour que rien ne puisse vous tomber dessus (avenue, parking, parc, etc. les arbres étant insensibles aux tremblements de terre) ne vous privez pas d'aller vous y réfugier! Au Pakistan, que j'ai bien connu, si les gens étaient sagement restés chez eux, ce n'aurait pas été de 80'000 morts, mais de quelque un million (facteur dix ou quinze, rien de moins), puisque 200'000 maisons (5 personnes par famille) ont été totalement fracassées...

Le geste qui sauve, c'est donc d'identifier autour de chez soi un lieu où rien ne peut vous tomber dessus. Pour les paranos, avoir près de son lit son passeport et des rechanges. Mais bon, pour ma part je ne le fais qu'au Tadjikistan, d'une part à cause de la récurrence élevée des séismes (je suis tout de même sorti deux fois en trois missions de trois semaines) et d'autre part pour la difficulté que j'aurais à me "débrouiller" dans ce pays étranger en cas de séisme majeur!

Bon ça suffit, avec les séismes, je n'aime pas jouer l'oiseau de mauvais augure. Mais en même temps, je ne peux pas jouer le jeu de ceux qui se voilent la face!

En fait, tremblements de terre mis à part, ces trois semaines de travail à Bariloche sont un enchantement.

Pour commencer, dès les premières nuits dans ma maison-aux-roses, il m'est arrivé quelque chose d'absolument inattendu — pour moi tout au moins: je me suis réveillé tellement je riais! J'avais rêvé qu'on me chatouillait, et mon propre rire m'avait réveillé. Voilà qui ne peut être que de bon augure et compense toutes les pensées sinistres liées aux secousses de la Terre.

Ensuite... Mais il faut d'abord que je vous présente Juan.

Juan, c'est le voisin du site de Christian. Ingénieur forestier réputé, Argentin d'origine, il a étudié et longuement vécu en Suède, et sa femme est une artiste norvégienne. Leurs enfants parlent tellement de langues que l'aîné, sitôt majeur, est allé gagner sa vie à la capitale comme traducteur. Bon, je ne vous en dis pas plus, mais je vous laisse imaginer que nous n'avons pas besoin de nous forcer pour entretenir la conversation!

Sur son terrain, Juan a construit quelques maisonnettes qu'il loue l'été (= maintenant, hein). Si vous aimez surfer, la photo de la page d'accueil de son site permet de bien voir les deux terrains, entre rivière et route de terre: <http://puertomanso.com/>

Or, à ces quelques maisonnettes, Juan est en train d'en ajouter une, qu'il fait construire par deux charpentiers. Je me suis joint à eux deux fois quelques jours,

afin de me familiariser avec l'espagnol de chantier (et avec l'espagnol tout court: ce ne sont pas les roses de la maison qui vont me l'enseigner et la "télaide" me broute déjà — j'ai fait une overdose le jour du tremblement de terre), avec les techniques locales de construction et avec le site. Et puis, afin de me faire plaisir: la charpente est très clairement le corps de métier du bâtiment le plus à mon goût, que ce fût pour la noblesse du matériau ou pour le vertige du travail aérien...

À ce propos, j'avais parfois peur là-haut, même s'il ne s'agissait que d'un bâtiment de deux niveaux. C'est chouette, d'avoir peur, de temps en temps: une bonne peur franche, qui vous mord le ventre et qu'on apprivoise petit à petit, ça fait se sentir vivant. C'est mille fois plus agréable qu'une angoisse existentielle diffuse! Cela dit, après une journée à jouer avec, j'en ai eu marre, et j'ai préféré rester à terre à passer les tôles et les outils, de sorte que le pire qui me soit arrivé est un coup de marteau sur le pouce gauche. Ce qui est bien raisonnable quand je compte le nombre de coups de marteau sur des clous tordus j'ai pu donner! Je suis très fier d'avoir retrouvé le coup de main qu'on n'enseigne nulle part et qui permet à un bon charpentier de clouer même de longs clous gauches. Que j'aime le chantier — et que mon travail dans le monde merveilleux de l'humanitaire m'en prive! Raison de plus pour équilibrer ce travail plus intellectuel et politique par un travail pratique et privé.

Ce que j'aime particulièrement dans ce genre de travaux — que ce soit lié au risque de l'altitude ou à la récalcitance d'un clou tordu —, c'est la concentration demandée. D'une journée de dix heures de travail, pas une minute ne doit se passer sans attention soutenue — sauf en pause-maté — sous peine de coup sur le pouce, au mieux. Il est impossible, dans ces circonstances, de ruminer ou même de penser à autre chose qu'à ce qu'on est en train de vivre. C'est une forme d'école du présent qui permet de profiter de la vie jusqu'à sa plus "substantifique mœlle"...

Les charpentiers s'appelaient Daniel et German. C'étaient les Argentins que j'aurai le plus fréquenté de ce séjour — j'exclus Juan et sa femme, que je considère comme plus qu'à moitié internationaux. Avec eux, j'ai donc réappris l'espagnol de chantier, et j'ai dû choper un accent patagon qui doit se faire tordre de rire un Argentin de la ville et qui doit me rendre incompréhensible à un madrilène... Bah. Au moins, je parle!

Ce que j'aime, avec les Argentins, ce sont les discussions sans fin sur leurs "huitièmes": en effet, tous — sauf les purs descendants d'Indiens, assez rares — sont descendants d'immigrés, et chacun se définit par la liste de l'origine de ces ancêtres. Un quart russe, un huitième hongrois, l'autre français, moitié d'Irlande: c'est ainsi qu'on se raconte... Certains ancêtres de Daniel sont même nés sur les bateaux d'immigration, de parents qui ne disposaient pas de langue commune — et n'en ont jamais disposé de toute leur longue vie maritale postérieure!

Enfin, Daniel et German sont les premiers à avoir reconnu pour ce qu'il était mon petit chapeau noir de gouape. Ceux qui ne connaissent pas l'argot de Buenos

Aires (il paraît qu'il en existe de gros dictionnaires, tiens) lui trouve un air de chapeau juif: quelle équivoque! C'est un petit chapeau de mafioso tout à fait délicieux!

Juan dit que pour avancer, dans ce pays, il faut être l'ami de tous. Et, de fait, lorsque j'ai fait des courses de chantier avec lui, j'ai pu constater que partout, les gens l'appelaient par son nom et lui souriaient en le servant. Il semble que les gens ne se sentent obligés de travailler que pour quelqu'un qu'ils aiment. Et pourquoi pas?

Juan dit aussi qu'on ne résout jamais un petit problème, et que si on veut se débarrasser d'un tel petit problème, il faut s'atteler à le rendre grand, de façon à ce qu'on s'en occupe. Il m'a dit ça le lendemain d'un jour où j'avais envoyé à Christian un "rapport de crise" pour qu'on reprenne le projet du début.

Voilà l'occasion de vous raconter une petite histoire d'architecte. Savez-vous ce qu'on appelle (improprement d'ailleurs, comme vous le verrez) une "belle marquise"? C'est un client qui vient avec un dessin de la maison qu'il veut. Invariablement, le dialogue devient celui de la fameuse pièce de Molière, que je ne résiste pas à vous transcrire ici en intégral tant il est facétieux et pertinent (remplacer le poème par un dessin):

Monsieur Jourdain:

— [...] *Je voudrais donc lui mettre dans un billet: belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.*

Maître de philosophie:

— *Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre coeur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...*

— *Non, non, non, je ne veux point tout cela; je ne veux que ce que je vous ai dit: belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

— *Il faut bien étendre un peu la chose.*

— *Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet; mais tournées à la mode; bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.*

— *On les peut mettre premièrement comme vous avez dit: Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. Ou bien: D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux. Ou bien: Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir. Ou bien: Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font. Ou bien: Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

— *Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?*

— *Celle que vous avez dite: Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

— *Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup!*

(Molière, *Le bourgeois gentilhomme* - II, 4)

Heureusement, Christian n'est pas une "Belle marquise", et il a accepté que nous reprenions le projet au niveau des prémisses!

Du coup, j'avais des planches à produire. Hier, je me suis levé à 07:00 et je me suis mis à la table à dessin — c'est une métaphore, en fait d'un dû débarrasser la table de la cuisinette de son plateau de fromage et de l'imprimante. Je me suis mis à la table à dessin, donc, et à chaque fois qu'il me traversait l'esprit de boire quelque chose ou de regarder par la fenêtre, je me disais: "Dans un instant, juste encore cette ligne.", de sorte que lorsque j'ai levé le nez de mon travail terminé, il était 17:00, et j'avais à me doucher, à (petit) déjeuner et à... m'habiller!

Que je puisse faire montre d'un tel investissement dans mon travail après — Déjà! — dix ans de diplôme m'est une preuve, s'il m'en fallait une, de ce que je ne me suis pas trompé de voie. Mes premiers dessins à l'équerre sur grand format datent d'il y a vingt-quatre ans, et je n'en suis pas plus las qu'au premier jour, au contraire. Grand et bel amour!

Tiens, parlant du métier, j'ai terminé — et adoré — les *Mémoires d'un architecte* de Fernand Pouillon. Si vous le lisez ou si vous l'avez lu, je suis très curieux de votre avis, car pour ma part je le lis en quelque sorte "de l'intérieur" (en toute modestie face à ce grand personnage, mais tout de même, ses récits ne sont pas sans évoquer certains de mes combats, au Libéria par exemple).

À peine sortais-je de la douche que Juan et sa femme m'appelaient pour partager une bière locale et une pizza de qualité qui nous mena tard dans la nuit. Nous parlâmes de la controverse actuelle sur l'origine du finnois (apparemment moins apparenté au hongrois, comme on le croit, qu'au celte, et donc au gallois qu'on parle dans certaines colonies en Argentine), de la prochaine exposition de la femme de Juan, de l'éducation de leurs enfants (c'est toutes choses bien considérées qu'ils ont décidé de les élever en Argentine plutôt qu'en Scandinavie, et quand on voit les enfants, on ne peut que leur donner raison), et de mille autres sujets dont la liste n'aurait d'autre qualité que de montrer tout ce qu'on peut inventer à trois pour ne pas parler du temps qu'il fait.

Voilà: mon séjour dans la maison-aux-roses s'achève déjà: encore quelques jours en Argentine, et la phase "Études" du projet sera terminée. La suite dépend de Christian: il s'agira alors de chantier, et donc cette fois d'investissements importants! Ce n'est pas une décision à prendre à la légère... À suivre, donc. En attendant, j'ai un autre chantier qui m'attend, mais c'est une autre histoire, qui sera contée en son temps.

Pour conclure cet heureux séjour en Patagonie, je voulais vous parler d'un autre arbre qui orne "mon" jardin — comme quoi on n'y trouve même pas que des roses: j'ignore comment il s'appelle et je ne crois pas qu'il soit spécifique à ici, mais c'est la première fois que j'en vois un "en action". En effet, les graines en sont en gousse sèches qui pousse tellement tordue qu'une importante tension interne s'y

accumule (là, c'est sensé vous rappeler le début de ce *Carnet* à propos des séismes), et tout à coup — Crac! —, la gousse explose en projetant les graines. Pour un arbre isolé et bien exposé, on entend un petit claquement sec au rythme d'un qui mangerait posément des pistaches: même son, même fréquence.

Le monde est décidément plein de surprises...

Envoyé le 21 mars 2010.

Je quittai Bariloche le 06 mars pour la capitale, Buenos Aires. Il me restait deux semaines pour profiter de l'Argentine. Les lignes qui suivent devraient vous permettre de comprendre que même dans mes rêves, j'aurais manqué d'imagination pour mieux profiter de chaque instant! Que de rencontres! Que de belles gens...

À Buenos Aires, il faisait outrageusement chaud. Je pris le bus et me tins à côté d'un Argentin si grand que, monté d'une marche par rapport à moi, je lui arrivais au nombril! Ça fait drôle! Je notai également que les femmes portaient toutes des pantalons bouffant dont l'entrejambe leur pendait entre les genoux: ça devait être la mode de l'année. Peu à mon goût, mais je regardais de toutes façons plus les yeux que les pantalons, alors...

Pour me connecter, je m'installai à un café italien, et je commandai un café nutella: n'essayez jamais, c'est dangereusement bon! Il faut une force de caractère hors du commun pour échapper à la tentation de se resservir. Pour ma part, je n'ai pu m'arrêter qu'au deuxième...

Ah, trouver une connexion Internet est un sacerdoce...

Le lendemain de mon arrivée, j'avais rendez-vous avec les Demarta d'Argentine. Lorsque le XIX^e siècle a cédé le pas au XX^e, ma famille avait quitté le Tessin (Suisse italophone) pour Neuchâtel, tandis qu'un lointain parent émigrerait en Argentine. Depuis ce temps, nous n'avions eu aucun contact, bien sûr. Mais sachant que des parents, si lointain fussent-ils, habitaient en Argentine, j'avais pris contact avec eux dès que mon voyage avait été confirmé. Nous avons donc rendez-vous. Nous étions probablement aussi anxieux d'un côté que de l'autre... Qui étaient donc ces parents dont nous ne savions rien?

Ce fut un enchantement.

À côté de l'accueil que me réservèrent mes lointains cousins d'Argentine, le retour du fils prodigue fait figure de pied au cul! Nous qui ne nous connaissions pas, nous qui, quelques semaines auparavant ignorions même que nous existions, nous séparâmes comme des cousins à peine germains. Je leur avais amené des photos de la famille et une petite vidéo touristique sur la Suisse, leur pays d'origine dont ils ne savaient rien: j'espère leur avoir donné envie de venir y voir!

Je tiens cependant à relater ici un fait mystérieux: lorsqu'on parle du caractère des Demarta, que ce soit en Argentine, en Suisse ou en France, les conjoints s'unissent systématiquement dans un long et las soupir, suivi d'un "Ah, vous aussi?" désabusé. Quelqu'un m'expliquera-t-il le sens occulte de ce code chiffré?

J'ai également pu confirmer que partout, en Argentine, les douches ont un double rideau, de façon à ce que l'eau soit bien drainée où elle doit aller mais que de l'extérieur le rideau tombe bien droit... Et, partout, on se fait une seule bise, comme en Belgique.

La femme d'un des Cousins de peu mon aîné était architecte mais ne travaillait pas dans notre branche: situation idéale pour parler sans fin de ce beau métier! J'eus donc droit à une visite de La Plata (c'est le nom de la ville près de la capitale où ils habitent) qui me passionna: maison de Le Corbusier, école d'architecture, cathédrale néo pas aussi originale que celle de Bariloche mais bien plus grande, et urbanisme original où l'entraxe des rues est à pas variable dans l'axe de la perspective principale de la ville, ce qui crée un gradient perceptible de distance à cette avenue. Ceux qui ont compris cette phrase ont réussi leur première épreuve d'entrée en école d'urbanisme, et surtout on réussit à bien me surprendre!

De Buenos Aires, je devais retourner à Córdoba, où tout avait commencé. Je devais m'y rendre en bus, encore une fois. Je m'étais déjà tellement habitué à l'immense *Terminale* qui évoque plus l'aéroport que la gaitoune de bus, avec ses trois niveaux de plancher (arrivées, départs, billetterie), ses commerces innombrables et ses escalators dans tous les sens, tellement habitué, donc, aux lieux et au retard des bus, que je loupai le mien. Grrrrrr.

Du coup, j'obtins une place dans le prochain départ. Un bus absolument vide dans lequel le sempiternel film jouait tout doucement et pour une fois m'épargna les bouchons d'oreille.

Vous vous en souvenez peut-être: lorsque j'avais quitté Córdoba pour la première fois, en bus, j'avais rencontré un Indien Napucho prof de karaté qui m'avait offert des poésies de sa femme. Ils m'attendaient tous deux à l'arrivée. Nous passâmes donc une journée délicieuse à nous promener en parlant art et littérature.

Ensuite, je retournai pour quelques jours à Charavá.

La situation avait bien changé: ma mère, Orwin et les visiteurs étaient tous partis, laissant Alexandra et Eduardo seuls maîtres à bord. Deux personnes étaient là pour les aider: il existe en Argentine un réseau de *Woofers*, des gens qui aident dans les écovillages et les fermes biodynamiques en échange du gîte et du couvert. Ceux que ça intéresse doivent pouvoir trouver des infos sur le site de Charavá: <http://www.charava.blogspot.com>

Bref, l'ambiance n'était plus tant à la méditation qu'au travail agricole! Lorsque j'arrivai, Charavá accueillait également un coq et une poule, et le lendemain nous reçûmes enfin une vache et son veau. Comme la vache était excitée par le déplacement, il fallut l'attraper au lasso, comme dans un mauvais western, avec des voisins à cheval et tout. Sacrée ambiance! La poule et le coq s'étaient échappés, et nous ne récupérâmes que le premier. Heureusement, le lendemain, nous reçûmes comme prévu dix autres poules, ce qui illustre merveilleusement le sage adage français:

"Une de perdue, dix de retrouvées". Si bien, d'ailleurs, que la "perdue" initiale revint de son propre chef se joindre au harem.

En fait, Charavá aurait pu s'appeler "La ferme des animaux fous": en plus de ceux mentionnés ci-dessous, citons essentiellement un mouton qui se prend pour un cheval et vit avec eux, imitant leur comportement plutôt que celui de ses semblables...

Les pluies avaient manqué durablement, mais durant mon bref séjour un orage colossal remplit les retenues construites par de précédents *woofers*. L'agriculture pouvait continuer avec entrain! C'était la période des noix, et j'en ramassai plus que j'en pourrai manger dans ma vie entière.

Nous discutâmes assidûment l'architecture des prochaines maisons à ériger: j'avais alors deux gros mois d'étude de ce qui se faisait et de ce qui pouvait se faire en Argentine, et mon discours était autrement plus concret et pertinent qu'au début de mon séjour. La nuit, je contemplais la Croix du Sud. Les levers de soleil étaient plus beaux que jamais...

Quand je partis, mes quatre amis se livraient à une sorte de concours de sourires. Et dans le bus de retour vers la ville de Córdoba, tout le monde semblait s'appliquer à être gentil. Je partageai un biscuit avec mon voisin qui passa le reste du trajet à me gaver de tout ce qu'il pouvait inventer. Il me semblait que le monde entier était gentil, serviable, attentionné, urbain — pour reprendre un terme qu'aime un ami cher —, ou, pour paraphraser le *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand: "Courtois, affable, bon" (Acte I, mais je ne sais plus la scène — j'aurais dû dire n'importe quoi pour frimer, de toutes façons vous n'auriez pas vérifié).

Bien sûr que "tout le monde" n'est pas ainsi. Mais le sentiment qu'il le soit est assez agréable pour s'y laisser aller lorsqu'il vous prend, sans égard pour la triste "réalité" d'ailleurs. Le monde est ce qu'il est, et la beauté, la bonté y ont autant leur place que l'horreur et l'hideur. Autant s'appesantir sur le plus agréable: ça n'oblige pas à nier le reste.

De retour à Córdoba la veille du vol conclusif, je me rendis chez Luis, un metteur en scène que j'avais connu en France. Il mettait la dernière main à une version originale de *Noces de sang* de Garcia Lorca (du moins j'imagine que c'est ainsi qu'on a traduit le titre de cette pièce fameuse en espagnol): musiciens sur scènes, parties dansées, scénographie discrètement contemporaine, avec tact et élégance: un rêve.

Pour ma part, j'adore assister à une répétition plutôt qu'à une représentation officielle: cela me permet de retrouver l'ambiance que j'avais bien connue des coulisses. Les chanteurs vocalisaient et je me tordais d'envie de joindre ma voix à la leur, les danseurs s'échauffaient et me rappelaient un temps de ma vie révolu mais pourtant constitutif de mon identité actuelle, et les acteurs jouaient sous la férule sévère mais pertinente de Luis. J'aimerais que cette pièce soit donnée en Europe pour pouvoir vous recommander à tous d'aller vous en délecter.

Enfin, je rentrai.

La neige dont on m'avait tant parlé ne m'attendait pas: le printemps s'était installé la veille de mon atterrissage. Ce furent donc des fleurs et des ciels bleus qui m'accueillirent. Il ne m'en fallait pas moins pour ne pas regretter l'Argentine et son beau drapeau à soleil souriant!

Il me paraît évident que ce voyage n'était que le premier de beaucoup. La question qui m'intrigue aujourd'hui est la suivante: de toutes les bonnes raisons de revenir en Argentine, laquelle sera celle qui justifiera ma prochaine visite?